

Le traducteur

M. Jean-Paul Vinay est directeur du Département de linguistique de l'Université de Montréal. Auteur de plusieurs livres et articles portant sur les techniques de l'enseignement des langues: Fluent English (Paris, Didier), Speaking French (Toronto, McClelland & Stewart), il est le rédacteur en chef du dictionnaire Canadien (Toronto, McClelland & Stewart) et a signé avec Jean Darbelnet, de l'Université Laval, la Stylistique comparée du français et de l'anglais (Montréal, Beauchemin et Paris, Didier). Vice-président de l'Institut de traduction, il est actuellement président de l'Association canadienne de linguistique et de la Société des Traducteurs et Interprètes du Canada. Il collabore régulièrement, avec MM. Pierre Daviault et Jean-Marie Laurence, à l'émission « La langue bien pendue » qui passe à la radio le samedi soir, 6h.30 (CBFT-Montréal).



JEAN-PAUL VINAY, m.s.r.c.

• • •

Il fut un temps — qui n'est peut-être pas complètement révolu — où les maisons de commerce, désireuses de toucher la clientèle de langue française, confiaient leurs traductions au premier garçon d'ascenseur venu, sous prétexte que ce dernier parlait français. Tout au moins, ainsi le veut une tradition qui a la vie dure. Mais si l'on en juge sur certains produits de la doctrine «garçon d'ascenseur», qui sévissent encore dans le commerce, il me semble bien qu'en effet les firmes responsables ne se rendent pas nettement compte des difficultés innombrables auxquelles se heurtent les traducteurs; autrement, elles s'adresseraient de préférence à des agences chevronnées ou à des traducteurs professionnels ayant fait leurs preuves. On doit d'ailleurs constater un net progrès dans ce sens: le niveau moyen des traductions se situe maintenant à un étiage bien plus élevé qu'il y a seulement 25 ans.

Inversement, il existe une croyance populaire, sans doute renforcée par l'abus qu'on fait ici du terme « bilingue », selon laquelle, il suffit de baragouiner quelques phrases d'anglais apprises dans la rue avec les enfants des voisins pour s'intituler interprète ou se proclamer traducteur. Cela fait penser à la célèbre anecdote suivant laquelle un Français monolingue, entrant dans un magasin de Londres, demanda si quelqu'un parlait français. Un vendeur lui répondit: « Oui, je. »

Cette deuxième croyance, ou si l'on veut, cette deuxième erreur de jugement est évidemment liée à la première. Un employeur unilingue est excusable de ne pas savoir combien il est difficile de traduire, même le texte le plus simple; il ne possède d'ailleurs aucun moyen de vérification.⁽¹⁾ Beaucoup de ces personnes connaissent elles-mêmes mal leur propre langue. En fait, le maniement d'une langue — surtout une grande langue de civilisation comme le français et l'anglais, possédant une longue tradition littéraire et offrant de grandes divergences entre le style parlé et le style écrit, est toujours délicat et demande une grande habileté, fruit de l'expérience et de l'éducation. On ne s'improvise pas traducteur, pas plus qu'on ne s'improvise écrivain.

On peut distinguer au moins quatre causes de difficultés ou d'erreurs que le traducteur doit reconnaître au passage. Sans entrer dans des détails techniques qui n'auraient pas leur place ici,⁽²⁾ disons qu'il faut:

1. Reconnaître les difficultés de sens posés par les mots anglais.⁽³⁾
2. Savoir apprécier les *procédés stylistiques* du texte anglais.
3. Être parfaitement au courant du *vocabulaire français* qui correspond à celui de l'original.
4. Savoir *parfaitement manier le français* pour rendre les procédés stylistiques de l'original.

On aura noté que 1 et 2 se réfèrent à la *langue de départ*, 3 et 4 à la *langue d'arrivée*. Il y a une gradation à observer entre ces deux groupes de difficultés. Le traducteur doit avoir été prévenu des difficultés du premier groupe par l'expérience et la formation professionnelle; il doit savoir au dé-

(1) Sinon le moyen bizarre et complètement dépourvu d'efficacité qui consiste à demander au traducteur de retraduire en anglais la traduction qu'il vient d'effectuer. Bien entendu, on devrait retomber sur le texte original! C'est ignorer la possibilité de variantes stylistiques et se fier aveuglément à un mot à mot qui, la plupart du temps, n'a aucun sens.

(2) Mais qui forment un corps de doctrine traité par une technique nouvelle, élaborée précisément au Canada sous le nom de "stylistique comparée", et enseignée au moyen de manuels tels que: *Stylistique comparée du français et de l'anglais; méthode de traduction*, par J.-P. Vinay et J. Darbelnet (Beauchemin, 1958) et *Cahier No 1* pour accompagner le volume précédent (Beauchemin, 1962).

(3) Nous supposons ici, pour fins de démonstration, que la traduction s'effectue à partir de l'anglais.

part que A. *versatile*, *definitely* ne correspondent pas à F. *versatile*, *définitivement*, et comprendra que *ain't we* est familier, voire mal élevé, alors que *cyonure* est recherché, voire technique.

Mais devant les difficultés du deuxième groupe, le traducteur doit être non seulement prévenu, mais capable d'apporter des solutions personnelles, complètes, parfaites. C'est sur sa maîtrise de la langue d'arrivée qu'en définitive il sera jugé.

Comme disent les Anglais, *the proof of the pudding is in the eating*, c'est au pied du mur que l'on voit le maçon. Le public francophone qui lit une traduction ne possède généralement pas le moyen d'aller vérifier auprès de l'original toutes les nuances du texte. Il doit se contenter de croire ce que lui en dit le traducteur. Responsabilité énorme, de tous les instants, qui s'échelonne de la plus humble étiquette sur une bouteille de médicament aux pages immortelles du Nouveau Testament, qui engagent toute une vie. Le métier de traducteur est donc à la fois difficile et noble. Il faut s'y préparer avec le plus grand soin, même si la peine dépasse parfois le salaire. Signalons d'ailleurs, sur ce point, une nette amélioration des conditions de travail du traducteur. A Ottawa, un traducteur compétent peut se faire de \$6,000. à \$10,000. aux échelons intermédiaires. Ici comme ailleurs, la compétence paie.

Puisque les difficultés causées par le maniement de la langue maternelle sont si réelles,⁽⁴⁾ la première étape de la formation du traducteur se fera à l'école ou dans des cours du soir qui lui donneront une solide culture générale et une appréciation aigüe des valeurs stylistiques. On exige généralement une 12^e année dans les cours de traduction ouverte au grand public: *Institut de traduction* (directrice) Mlle J. Grégoire, 410, ave Wiseman, Outremont), cours d'extension de McGill University, sous l'égide de la *Société des Traducteurs de Montréal* (418, rue Sherbrooke est, Montréal). Les cours du soir s'étagent sur 3 années, et aboutissent à un *certificat* ou un *diplôme*.

De plus en plus, les traducteurs se recrutent cependant parmi les diplômés des universités. Le B.A. est exigé par exemple des candidats au cours de 2 ans menant à une *maîtrise ès arts* en traduction. La licence ès lettres de l'Université Laval et de l'Université de Montréal est également un sérieux atout pour se présenter aux concours de recrutement, toujours plus difficiles, qu'organisent la Commission du Service Civil d'Ottawa et d'autres organismes gouvernementaux ou internationaux.⁽⁵⁾

En plus de cette formation générale, on s'attend à ce que le traducteur ait une formation spécialisée, qui lui permette de rédiger avec autorité des

(4) Et rappelons encore une fois que les seules traductions valables sont celles rédigées dans la langue maternelle du traducteur.

(5) Il faut donc se préparer soigneusement à ces concours. On note un grand nombre d'emplois vacants faute de candidats compétents.

textes techniques ou juridiques: diplômés de droit, d'ingénieur, de chimiste, de biologiste, etc. De fait, ces spécialistes — ceux du moins qui ont soigné leur formation culturelle et leur connaissance du français — font souvent d'excellents traducteurs spécialisés. Ce sont eux qui traduisent les modes d'emploi de nos médicaments, les instructions techniques accompagnant les innombrables accessoires de la civilisation moderne, les publications du gouvernement, etc...

Dans d'autres domaines, la spécialisation est plus difficile à acquérir: le traducteur des catalogues des grands magasins et le traducteur en publicité, par exemple, n'ont pas de cours spéciaux à suivre. Ici, une bonne culture générale, une vive curiosité et une longue expérience sont les meilleures chances de succès. On essaie actuellement de multiplier les stages de formation des candidats traducteurs; agences de publicité, agences de presse, services gouvernementaux facilitent ainsi grandement la tâche du pédagogue, en apportant un élément essentiel d'expérience pratique. Il faut espérer que ces stages pourront aller en se multipliant pour correspondre à l'éventail très large des spécialités. Enfin, on pousse certains candidats particulièrement doués à passer un certain temps à l'étranger, grâce à des bourses ou des échanges universitaires pour acquérir cette largeur de vues qui seule assure la maîtrise absolue de l'art de la traduction. A ce niveau, la traduction peut se permettre de ne plus retenir de l'original que l'esprit de son message. Le traducteur devient créateur: il *repense* le message pour l'insérer plus complètement dans la culture du groupe pour lequel il traduit. Et, c'est de cette espèce de traducteurs-rédacteurs doués d'une pensée ferme et originale dont le caractère français a besoin maintenant plus que jamais.⁽⁶⁾

Nous n'avons guère parlé de la profession d'interprète, à laquelle préparent également les cours de l'Université de Montréal, mais qui demande des qualités bien particulières de présence d'esprit, d'organisation de la mémoire, de perfection dans la langue parlée, etc... Plusieurs traducteurs de valeur deviennent d'excellents interprètes (au gouvernement fédéral par exemple) grâce à leur connaissance approfondie des spécialités dans lesquelles ils traduisent. Les places sont cependant rares, et il faut avoir

(6) Je renvoie le lecteur, pour plus amples renseignements, aux pages du *Journal des Traducteurs* qui entre dans sa 9e année. Adresse: a/s M. Paul-Marie Paquin, Librairie Beauchemin, 251 est, rue Vitré. L'abonnement est de \$3.00 pour quatre numéros par an. Sur le plan fédéral, on pourra s'adresser à la *Société des Traducteurs et Interprètes du Canada*, C.P. 55, Bureau D., Ottawa. Il existe aussi une *Société des Diplômés de l'Institut de Traduction* (Mme Grossman, C.P. 304, Place d'Armes, Montréal) et une *Corporation des Traducteurs professionnels du Québec*, a/s M. Marcel Paré, Publicité Services, 2100, rue Drummond, Montréal; pour l'Ontario, s'adresser à l'*Association des Traducteurs et Interprètes de l'Ontario*, C.P. 55, Bureau D., Ottawa. Sur le plan international, existe une *Fédération internationale des Traducteurs* dont l'organe est la revue *Babel*.

de réelles dispositions pour se lancer dans le métier. Il existe une revue spécialisée *L'Interprète*, qui publie l'Ecole d'interprètes de Genève, à laquelle on pourra se reporter utilement.